

Québec français



## Pour saluer *La Capricieuse*

André Gaulin

---

Numéro 140, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50464ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gaulin, A. (2006). Pour saluer *La Capricieuse*. *Québec français*, (140), 24–24.



## Pour saluer *La Capricieuse*

Dans un poème intitulé « Le Canada » – qui n'a rien à voir avec le Dominion du même nom –, le poète Octave Crémazie nous parle du « noble Saint-Laurent [qui] redit encor [le] nom » de la France. Daté de janvier 1858, ce texte de 12 vers dit heureux qui-conque habite « Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite », ce qui reste assez touchant de la part d'un auteur qui connaîtra bientôt l'exil, de 1862 jusqu'à sa mort en 1879, pour avoir cru ses contemporains intéressés par la littérature.

Dans la mémoire du deuxième poète dit « national » après François-Xavier Garneau, la France reste proche, et cela grâce au Saint-Laurent. De la mère patrie, vers laquelle le fleuve « précipitant ses flots », en rappelant les nobles faits jusqu'à nos « bords enchantés », il y a chassé-croisé depuis plus de deux siècles et demi. Si la France coloniale voulait, elle, trouver la route vers l'Ouest pour atteindre le Cathay, les gens inscrits dans ce grand estuaire du fleuve, eux, ont constamment l'œil tourné vers l'Est d'où reviennent à chaque printemps les navires de la mère patrie. Ce rituel de l'œil, pour ainsi dire, devient d'autant plus fort qu'en 1760, après un hiver funeste, on attendait les navires de la reconquête (qui, on ne le sut que beaucoup plus tard, furent détournés par l'ennemi).

Hormis les derniers navires qui vinrent chercher ceux qui, forcés de le faire, devaient rentrer en France – et il y eut ce triste épisode de *L'Auguste* –, aucun autre navire armé arborant pavillon royal ne vogua sur nos eaux jusqu'au 13 juillet 1855. C'était alors la frégate *La Capricieuse* qui accostait à Québec avec 230 marins et soldats à son bord. Le commandant Paul-Henry de Belvéze venait avec des ordres précis de ne pas faire de vagues, ce que l'on peut difficilement demander à un capitaine de navire ! Sa mission était strictement commerciale. Napoléon III était un ami de Victoria et les relations franco-anglaises étaient bonnes.

C'était sans compter avec l'attachement des cœurs, resté profond et souvent caché, pour la France (oubliée). Même sous la pluie, comment empêcher, ce jour maussade-là, des riverains de saluer l'entrée du bateau qui arborait maintenant un drapeau tricolore, ce que découvrirent certains habitants du pays qui

avaient gardé précieusement le bleu et blanc ancien dans un coffre de cèdre ! Cette attente séculaire du retour de la France, Crémazie la traduisait dans « Le chant du vieux soldat canadien » (août 1855) avec ce leitmotiv de la fin des six premières strophes « Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ? », question que pose ce vieux soldat imaginé de la Guerre de Sept Ans qui la pose à son fils sur les remparts de Québec ! Le poème fait suite en quelque sorte à cet autre, « Le vieux soldat canadien », écrit pour l'arrivée de juillet évoquée plus haut. Crémazie y va même d'un troisième texte, « Envoi aux marins de *La Capricieuse* », ces marins qui ont salué les gens en venant à la ville, ou reçu les citoyens invités à monter sur leur beau navire. De les voir partir à la mi-août, de voir disparaître leur « noble étendard », de se voir par « ce douloureux départ » se faire remettre en « solitude », feront des riverains autant d'émules du vieux barde inconnu. D'ailleurs, ainsi finit l'Envoi : « Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore, ° Vous attendant toujours, nous redirons encore : ° Ne paraissent-ils pas ? ».

Beaucoup plus que le poète chansonnier Adolphe Marsais qui écrivit plusieurs chansons populaires, chantables sur des timbres (airs connus indiqués), Octave Crémazie, de par son influence sur toute la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle, marqua cette inscription de l'espérance du retour de la France dans notre littérature, ne serait-ce que par cet orientation vers l'Est et l'Atlantique, même si nos explorateurs avaient cherché longtemps et trouvé le Pacifique. Après lui, dans sa « Légende d'un peuple » éditée à Paris en 1887, Louis Fréchette, le 3<sup>e</sup> poète « national » du XIX<sup>e</sup> siècle et le premier primé par la France (prix Montyon de l'Académie française en 1880), consacra 14 quatrains à *La Capricieuse* : « Ce beau jour fut pour nous presque la délivrance ; ° L'embrassement fut long ; on pleurait à genoux : ° Car, si nous étions fiers de notre belle France, ° Notre France, elle aussi, pouvait l'être de nous ! » Même le doux poète Eudore Évanturel, audacieux par la forme libre de beaucoup de ses vers, termine « Les cloches de la basilique » de ses *Premières poésies* par « Quand, de par le Roy, vous sonniez ° Vos carillons des jours de fêtes, ° Et que gaiement, sur le rocher, ° Au printemps des jours d'espérance, ° Vous annonciez, du vieux clocher, ° Le retour des vaisseaux de France », faisant toujours rimer, en 1878, la France avec l'espérance par la typologie de *La Capricieuse*.

Dans ce siècle du vingtième où les lecteurs de *Québec français* sont tous nés, France rime désormais avec indépendance dans « Le tour de l'Île » de Félix Leclerc, une grande chanson circulaire marquée par l'histoire séculaire et les oies sauvages qui, comme le dit Félix-Antoine Savard dans son texte de *L'abatis*, « l'emporte[nt] sur [leur] propre pesanteur et participe[nt] à l'agilité du désir ». Le poète de l'Île des sorciers et des sorciers reprend la grande figure imposée par l'Histoire et l'imaginaire québécois quand il chante : « Sous un nuage ° Près d'un cours d'eau ° C'est un berceau ° Et un grand père ° Au regard bleu ° Qui monte la garde ° Y sait pas trop ° Ce qu'on dit ° Dans les capitales ° L'œil vers le golfe ° Où Montréal ° Guette le signal ». Ainsi *La Capricieuse* rejoint la chasse-galerie pour adhérer à un amour cabalistique – le voyage « abracadabrant » dont parle Miron – qui non seulement ne se déracine jamais mais fait toujours des vagues au grand dam des empêcheurs de liberté !